

## Allocution du Secrétaire général de la *SATOR*

Il ne me semble pas inexact de dire que la *SATOR* traverse une crise. Dans bien des domaines, la situation est négative, et des échecs ont été essuyés. C'est un échec de ne pas retrouver dans notre assemblée d'aujourd'hui la nombreuse et enthousiaste assistance de nos premières réunions. C'est un échec de voir plusieurs membres de notre Conseil d'Administration se désintéresser de notre entreprise et renoncer à leurs responsabilités. C'est encore un échec de n'avoir pu, ainsi que Henri Coulet et moi-même le souhaitons, créer une équipe de chercheurs de Paris et de la "grande ceinture" affiliée au *CNRS* et patronnée par un professeur de l'Université de Paris IV.

Faut-il désespérer? Certainement pas. La persistance de plusieurs équipes, leur vitalité, les travaux multiples qui sont présentés à ce colloque peuvent, au contraire, nous encourager.

En fait, c'est en marchant qu'on prouve le mouvement, et, si l'on veut que la *SATOR* vive, il faut qu'elle produise, et assez rapidement, des fruits visibles et utiles. Nous devons nous souvenir de cette loi qui régit toutes les associations, culturelles ou politiques : la mort, ou du moins la décadence, guette, si plusieurs années s'écoulent sans résultats évidents. La *SATOR* existe depuis trois ans; les équipes ont travaillé; elles n'ont pas été stériles, mais rien de définitif ni de spectaculaire, des ébauches, des points de vue partiels, et souvent plus d'attention aux problèmes de l'informatique qu'à la littérature.

Si nous voulons que notre entreprise s'épanouisse, si nous souhaitons qu'elle ne soit pas marginalisée et que s'y joignent les plus grands spécialistes du roman, il faut d'abord qu'elle demeure une entreprise d'analyse littéraire, qu'elle ne rougisse pas de ses origines, qu'elle ne privilégie pas à l'excès l'outil par rapport à la matière étudiée et aux buts visés.

Je pense que nous pouvons tenter de définir le topos et, qu'une fois cette définition admise, il sera plus aisé d'aller de l'avant.

Est un topos ce qui est senti comme un topos. Cela suppose évidemment la récurrence, et cela suppose autre chose. A quel moment la récurrence devient-elle significative? Peut-on fixer un chiffre précis? Un topos suppose-t-il huit, neuf ou dix émergences? On saisit la difficulté d'un

compte trop précis. Les textes ont des rayonnements inégaux selon leur diffusion et leur gloire. On peut parler de topos pour une action qui n'a été que rarement représentée mais que tout le monde connaît, telle celle de Rodrigue contraint de combattre, puis de tuer, le père de sa fiancée.

Le récurrence ne suffit pas. Si je dis : "Il mit la clef dans la serrure et ouvrit la porte", je profère une phrase qui a pu se retrouver dans des milliers de romans, qui a pu aussi être prononcée par des millions de personnes. Ce n'est pas pour autant un topos. C'est simplement une banalité, ou, si l'on préfère, "un passage presque obligé". Le topos ne doit pas seulement être récurrent, il doit être littéraire, suggérer une recherche, une intention stylistique ou morale.

Paradoxalement, le topos doit donc être récurrent sans être banal, singulier sans être exceptionnel. On peut le définir comme une "singularité récurrente", qui laisse deviner chez des auteurs différents des préoccupations analogues ou limitrophes.

Il nous semble exister deux types de topoï. Le topos de contenu et les topoï d'écriture. D'une part, des situations ou des actions, qui reviennent dans maints romans (la retraite au couvent, la rivalité amoureuse de deux amis, le mariage au dénouement). D'autre part, des formes d'expression bien typées : elles supposent toutes, d'une manière ou d'une autre, l'intervention de l'auteur. Cette intervention peut être explicite ou se dissimuler dans une recherche stylistique (l'ironie, la parodie, le changement plus ou moins brutal de niveaux d'expression).

Dans les deux cas (mais peut-être encore davantage pour les topoï d'écriture), il faudrait peut-être ne pas négliger une perspective historique. Ce qui est topos pour nous ne l'était peut-être pas toujours pour les lecteurs du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles; en revanche, ils percevaient peut-être des topoï qui nous échappent maintenant.

Les topoï de contenu semblent assurément plus fréquents et plus facilement repérables dans les œuvres les plus populaires. Les romans-photos contiennent sûrement plus de ces topoï que les grandes œuvres des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

Cette affirmation pourrait toutefois être nuancée. La littérature du XVII<sup>e</sup> siècle est emplie d'évidents topoï. Le plaisir du public peut supposer la "reconnaissance" autant que la surprise.

Les topoï de style semblent, au contraire, exister de préférence dans les œuvres les plus littéraires, celles où l'écrivain se propose le plus nettement une entreprise artistique, celles où il met en avant sa manière d'écrire.

Mais, dans ce domaine aussi, l'hésitation est possible, et la

réciproque envisageable. Il existe dans les œuvres les plus populaires, les moins "écrites", des clichés de style, moins variés peut-être, mais aussi visibles, que dans les œuvres les plus élaborées.

Toutes ces réflexions m'amènent, au fond, à poser des problèmes plutôt qu'à en résoudre. Le topos est récurrent, mais ne peut être banal. Il peut être de contenu ou d'écriture. Il peut exister dans les œuvres inférieures et dans les œuvres les plus ambitieuses. Ce ne sont pas des apories, simplement les paradoxes presque inévitables que nous rencontrons, chaque fois que nous tentons d'élucider des notions littéraires.

Il n'était pas absurde de commencer par chercher les topoï du *Roman comique*. Le burlesque vit de topoï et est contraint de les révéler. Cela peut faire une introduction à une étude plus ample.

Pour tenter de clarifier ce qu'est un topos, pour produire aussi une étude consistante, qui atteste la vitalité de la *SATOR*, il me semble que nous pourrions tenter de mettre en évidence les topoï d'un genre littéraire. Il faut un genre bien original, et qui ne compte pas trop d'œuvres. Le conte de fées paraît répondre à ces deux exigences. Je proposerais donc une étude des topoï du conte de fées à l'un de nos prochains colloques.

Alain Niderst  
Université de Rouen